



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Ainsi soit-île : littérature et anthropologie dans les contes des mers du sud de Robert Louis Stevenson / Sylvie Largeaud-Ortega
éd. H. Champion, 2012
cote : 58.652

"De toutes les îles que tu as dans les yeux, laquelle est la plus belle, laquelle est la plus lointaine?" écrivait jadis d'Annunzio. Le thème de l'île en littérature est probablement aussi ancien que la littérature elle-même. Sans remonter à l'Antiquité, qu'il suffise de penser à Chateaubriand choisissant de reposer au Grand Bé, à Yourcenar fixant sa demeure dans l'île des Monts Déserts, à Driss Chraïbi à l'île d'Yeu, à Jacques Brel finissant ses jours aux Marquises, on pourrait multiplier les exemples de la fascination que la nésophilie (ou tropisme insulaire) a exercée sur tant d'esprits. L'île est souvent apparue comme un refuge idéal pour rêveries exotiques de collégiens en quête d'un ailleurs (nous fûmes du nombre), ou comme un microcosme paradisiaque qu'il était facile de parer de tous les charmes.

Depuis l'étude de Paul Louis sur les types sociaux dans les œuvres de Balzac et de Flaubert, des ponts avaient été jetés entre littérature et histoire. Ils sont encore trop peu fréquentés. Il n'est pas toujours aisé de se situer à la limite de plusieurs genres. Sylvie Largeaud-Ortega, agrégée d'anglais, est aussi une insulaire, puisqu'elle enseigne à l'université du Pacifique à Papeete. Elle a pour sa part choisi de jeter une passerelle entre littérature et anthropologie en consacrant sa thèse, préparée sous la direction de J.-P. Naugrette et soutenue en 2008 à Paris III, à une œuvre de Stevenson, étudiée sous l'angle anthropologique. Le recueil étudié regroupe 6 contes : *Ceux de Falesa*, *Le génie de la bouteille*, *Le creux de la vague*, *L'île aux voix*, *Les perchérons* et *l'étalon* et *Quelque chose là-dessous*.

Peu d'écrivains auraient pu se flatter d'avoir eu, en une existence aussi brève (44 ans), une production aussi féconde que l'auteur de L'île au trésor. Nul n'ignore que Stevenson passa les six dernières années de sa vie en Polynésie.

On sait également que la lecture de Melville poussa l'écrivain, alors à l'apogée de sa notoriété, à fuir en 1888, la grisaille d'Edimbourg, *la vieille enfumée*, et l'existence guindée des puritains de l'Écosse victorienne pour gagner des cieux plus ensoleillés. Il vécut aux Marquises, séjourna à Tahiti, voyagea aux îles Hawaï, mais lorsqu'en 1890 le schooner *Janet Nicholls* jeta l'ancre devant Apia, dans l'île d'Upolu, aux Samoa, son épouse Fanny Osborne et lui-même comprirent qu'ils étaient arrivés, comme Gauguin, au terme d'un voyage sans retour.



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

Le plan comporte une articulation essentielle dont le premier volet s'intitule *L'impérialisme côté occidental* (pp. 119-207). Stevenson décrit l'irruption des Blancs dans le monde océanien et les maux qui en ont résulté. Les personnages qui incarnent le pouvoir blanc ou la présence des Blancs, sont jugés sans complaisance: ce sont les missionnaires, avant-garde militante de la colonisation, au premier rang desquels se trouve Attwater un méthodiste venu de la LMS, qui a fondé une secte illuministe et millénariste dans une petite communauté insulaire : redoutable orateur, dictateur fanatique, il terrorise les Polynésiens par ses prédications apocalyptiques, les réduit en quasi-esclavage (Il a fondé une pêcherie de perles) et se livre au *blackbirding*. Les catholiques ne sont pas épargnés, notamment le picpusien français Laval qui a instauré une théocratie à Mangareva, aux Gambier, et qui, dans sa furie bâtisseuse, astreint les insulaires à de lourdes corvées pour édifier des cathédrales au bord du lagon. (apparemment Stevenson n'a pas eu connaissance de la théocratie mariste de Wallis et Futuna, autre bel exemple de tyrannie religieuse).

D'autres Blancs vivent en épaves : ce sont les *beach combers* (matelots de tous horizons qui, séduits par le charme des îles, ont déserté leur bord et mènent une existence misérable de naufragés de la société, tirant leurs subsistance de corvées, d'expédients et se faisant parfois *coprah makers*). De cet empire colonial, Stevenson constate la décrépitude, la stérilité et en prévoit la dislocation.

L'auteur évoque ensuite l'impérialisme côté océanien (pp. 209-302) c'est-à-dire le regard que les insulaires portent sur les Blancs et la manière dont ils subissent leur hégémonie. Dans deux contes (*Le génie de la bouteille* et *L'île aux voix*) Stevenson envisage le phénomène colonial tel qu'il est perçu par le colonisé qui se pose sans doute l'interrogation de Gauguin: "*D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*". A la destruction de leur culture traditionnelle et à leur parole confisquée, les réactions des Polynésiens sont parfois tragiques. Ils répondent par le refus de vivre, la dénatalité voire le suicide (p. 131). Nous croyons discerner dans ce désespoir devant la perte de pouvoir des anciens dieux, les origines lointaines du culte millénariste du Cargo en Mélanésie. Mais le suicide tente aussi des Blancs qui en viennent à considérer que leur vie ne vaut plus la peine d'être vécue (p. 450). Il est à noter que des jugements très négatifs sont portés sur les Chinois, venus en même temps que les Blancs, auxiliaires de ces derniers et soupçonnés de propager les épidémies de variole et le bacille de la lèpre. Les îles fortunées sont devenues des îles funèbres. Ce n'est pas le voyage au bout du monde, aux pays des merveilles et des colliers de fleurs qui enivrent et où rien n'est important que de vivre, célébré par un chanteur contemporain, c'est plutôt le voyage au bout de la nuit. Le rôle de la femme océanienne est magnifié comme initiatrice et dépositaire des traditions. De même qu'il y a un mariage de Loti, il y a un mariage dans l'œuvre de Stevenson: celui de Wiltshire, Anglais inculte et arnaqueur, et de la Polynésienne Uma. De telles unions naîtra la société métisse de l'avenir.

Nous retiendrons quelques réflexions majeures de l'auteur : Mme Largeaud-Ortega voit dans Stevenson un passeur, d'une part ce qu'il se situe à un tournant de siècle, mais surtout par ce que son œuvre balise l'avènement d'une ère nouvelle dans la littérature des mers du sud : c'en est fini des récits pittoresques de Bougainville, de Loti, de leurs séides et de leurs épigones : peinture idyllique de l'âge d'or précolonial. L'homme de demain sera métis et la nouvelle littérature sera le produit d'un tissage et d'un métissage. Ce thème est bien étudié au chapitre 7. Sans nier les difficultés de la quête identitaire à laquelle les métis sont en proie, Stevenson voit en eux l'avenir de l'Océanie. Les auteurs qui viendront après lui, Jack London,



Académie des sciences d'outre-mer

Somerset Maugham et Victor Segalen, pour ne citer qu'eux, inaugureront une nouvelle vision du Pacifique, celle de *Moana of the South Seas*.

Stevenson prédit un grand avenir au Beach la Mar (Bislama), pidgin des archipels, langue promise selon lui à devenir la langue du Pacifique: on nous objectera que les historiens ont toujours raison puisqu'ils prophétisent l'advenu, mais on sait que le Bislama est en usage au Vanuatu, en Papouasie et en d'autres archipels mélanésiens, mais sa diffusion reste limitée et il n'est pas devenu la *lingua franca* de l'Océanie. Les Mélanésiens, qui ont un très grand nombre de parlers vernaculaires, avaient besoin d'une langue véhiculaire. Les Polynésiens n'en avaient nulle nécessité puisqu'ils ont une langue, le Maori, parlé de l'île de Pâques à la Nouvelle Zélande et jusqu'aux îles Hawaiï...

Qu'il nous soit permis de rendre hommage à la vaste culture de l'auteur, mais aussi de regretter le recours un peu excessif à un vocabulaire scientifique ésotérique et, ne serait-ce que pour faire foi du sérieux de notre lecture, de faire quelques remarques : p. 19, bien qu'authentifiée par l'INED, la citation de Rallu donnant 100.000 habitants à Tahiti vers 1767 et 10.000 vers 1850, mérite discussion. Il n'a été procédé à aucun recensement au XVIII^e siècle et le chiffre de 100.000 Tahitiens paraît exagéré même si l'arrivée des Blancs a entraîné un effondrement démographique. (On trouve de semblables exagérations sous la plume d'Onésime Reclus). Même remarque p. 123 à propos des Gambier (Mangaréva) dont la population serait tombée de 9000 âmes à 200 pendant les trois décennies qui ont suivi l'arrivée de Laval.

Les îles Guilbert (aujourd'hui Kiribati) dont il est question p. 124 s'appelaient îles Gilbert. P. 201 : la conférence de Berlin (1885) n'a pas procédé au partage de l'Afrique (voir les travaux de H. Brunschwig) même si certains l'ont écrit. Mais ceci est sans rapport avec le sujet. Il n'est pas fait mention du culte syncrétiste Mamaia à Tahiti.

On aimerait trouver mention, en bibliographie, de l'ouvrage de Muhlmann sur les messianismes révolutionnaires du Tiers-Monde.

À la fin de son texte "Le vieux pilote", le poète marseillais Louis Braquier émettait le souhait de: "*Voir un jour encore, autour du pont mouillé d'un navire de commerce, la pluie tomber sur l'Océan Pacifique*". La lecture de la thèse de Sylvie Largeaud-Ortega, même si elle évoque parfois *Tristes tropiques*, nous a inspiré le même souhait, mêlé de nostalgie...

Jean Martin